

CEUX DE CHEZ NOUS

LE LIEUTENANT-COLONEL RODOLPHE PRÉVOST (1862-1914)

De L'Abbé LOUIS BLAZY



Lieutenant-Colonel RODOLPHE PRÉVOST

1862 - 1914

Le 13 Octobre 1914, un journal régional, hâtivement ouvert, nous apprenait une nouvelle qui, dès sa première lecture, nous frappa tous au cœur : près de Roye, en même temps que cinq officiers supérieurs, le Lieutenant-Colonel Prévost venait de tomber au champ d'honneur !...

A l'émotion, à la stupeur, aux regrets unanimes manifestés par les Daumazanaïses, je mesurai, ce matin-là, la profondeur des sympathies et de fierté que ce compatriote d'élite et de marque avait su s'attirer parmi nous.

Toujours certainement il vivra comme un frère glorieux dans la mémoire de ses contemporains, mais moi qui l'ai connu et apprécié, je voudrais, malgré mon peu de compétence, fixer, dans quelques pages rapides, les traits les plus saillants de cette expressive figure, marquer les étapes de cette belle carrière militaire afin que ce fils distingué de Daumazan soit, pour les générations futures de la paroisse, une gloire, et mieux encore un bon exemple...

CHAPITRE I

Joseph-Abel-Gustave-Rodolphe Prévost naquit, le 27 Mars 1862, à Daumazan, dans un foyer honorable, aisé, un peu austère, où le devoir s'accomplissait toujours, individuellement comme en famille.

Lorsque l'année dite « terrible » de 1870 éclata sur la France et que la guerre préméditée et soigneusement préparée par la Prusse vint surprendre notre patrie endormie dans la confiance et l'imprévision, il avait huit ans à peine. Ce fut pourtant cette invasion et nos revers persistants qui éveillèrent, nous dit-on, sa précoce vocation de soldat.

Le jeudi et le dimanche, quand l'*Ariégeois* arrivait à Daumazan, l'enfant écoutait, sérieux, la lecture du trop succinct « Bulletin des armées », bulletin trop habituel de déroute, glas de deuil et de découragement pour la plupart. Mais lui n'acceptait pas la défaite. Il s'exaspérait de l'abattement des vieux au village. Ah ! que n'était-il là avec quelques siens camarades ! Et bientôt, lui aussi recrutait son bataillon de francs-tireurs dans le petit monde de l'école. Naturellement le sergent instructeur ce fut lui ; et les jours de bataille, le stratège, le colonel, ce fut encore lui, exerçant, dans ces divers rôles, son commandement avec une conviction, une assurance, une sévérité, un élan, révélateurs des qualités de chef mises par Dieu en sa riche nature.

La Providence lui a permis de préparer la revanche, d'en frapper les premiers coups, d'imposer le premier recul au barbare revenu sur sa victime. Que ne lui a-t-elle permis, pour sa récompense personnelle et pour notre joie, de saluer notre victoire dans la grande « Revanche » !

En Octobre 1873 - en vue de devenir « colonel » - le jeune Rodolphe quittait l'école de son village natal. Après de solides études où il s'adaptait aussi bien à l'enseignement littéraire qu'aux sciences exactes ; après avoir successivement fait honneur au collège de Pamiers, au collège Henri IV à Toulouse, puis à celui de Tivoli à Bordeaux, enfin au lycée national de Toulouse, il était admis, sans avoir connu d'échec préalable, au concours de Saint-Cyr. Quand il entra à l'Ecole, le 26 octobre 1881, dans un très bon rang, notre compatriote n'avait que dix-neuf ans ; il en sortait, presque en tête de sa promotion, le 1^{er} octobre 1883. Affecté au 143^e d'infanterie, il devait rester sous-lieutenant près de quatre ans. Ce ne fut que le 1^{er} juillet 1887 qu'il recevait son deuxième galon, et était envoyé au 2^e de ligne, à Granville.

A Albi (*Le 143^e, actuellement à Carcassonne, était alors à Albi.*) comme à Granville, ses précieuses qualités lui attirèrent la confiance des hommes et l'estime des chefs. On eût vite remarqué chez le jeune officier la fermeté qui promet la justice, le sang-froid qui assure la protection et l'avantage d'une éducation soignée qui a toujours été regardée comme un gage de supériorité morale.

Un jour, à Granville, un travail de « topographie » fut imposé aux officiers de la garnison. Alors que la plupart de ses camarades attendirent la date extrême pour le remettre, le lieutenant Prévost avait rédigé le sien dès sur le surlendemain. Son colonel s'offusqua presque de cette célérité. Mais en comparant les « épures », sa mauvaise humeur tomba ; la supériorité évidente de celle de notre compatriote le séduisit au point de se croire obligé à des félicitations publiques et à le signaler au Ministère.

On l'appela bientôt après au service géographique de l'Armée où l'on s'aperçut bien vite de ses aptitudes. Ses missions topographiques et géodésiques, dans lesquelles il devait réaliser le développement intégral de ses goûts, commencèrent en 1889. Sauf en 1897-1898 où il fut désigné comme chef de brigade à Madagascar, et en 1900-1901 où il fit partie du corps expéditionnaire de Chine, c'est en Algérie, en Tunisie, dans les régions sahariennes et sur les confins algéro-marocains qu'il allait, tous les ans, de décembre à fin mai, recueillir ses informations, observations, notes, triangulations, faire de l'utile besogne (*On lira, à la fin de la notice, l'énoncé complet de ses états de service, de ses campagnes et de ses décorations. J'ai cru devoir faire grâce ici au lecteur de cette sécheresse de dates.*). Les mois d'été étaient réservés à mettre en œuvre les matériaux réunis par lui ou par ses collaborateurs.

Nommé capitaine le 11 octobre 1894 au 136^e, major le 23 septembre 1904 au 108^e, chef de bataillon le 24 décembre de cette même année au 24^e, il n'appartint à ces divers régiments que le temps exigé par les

règlements militaires. Après quelques mois de service actif, dans lequel il se distinguait aussi bien, il était remis hors cadre, et reprenait sa place au Ministère ou ses voyages annuels en pays africain.

Il n'eut pas le temps de vulgariser ses travaux, et l'on doit le regretter. Il eût été si capable de faire priser du grand public ces belles colonies parcourues en tout sens, d'intéresser le populaire à ces pays étranges ou pleins d'avenir, dont il avait tant de fois étudié, scruté, deviné les mirages, les aspects, les nouveautés, les ressources. Les spécialistes étrangers à l'armée n'ignoraient pas pourtant ce labeur fécond de vingt-cinq années, et c'est pour reconnaître les grands services rendus à la science et à la France par cet officier « silencieux » - Compagnie du Nord - , dans les premiers mois de 1914, lui décernait une médaille d'or grand module (*Elle porte simplement : « 1914. Société de topographie. Prix de la Compagnie du Nord ».*), tandis que par le grade de lieutenant-colonel l'autorité militaire était venue compléter ses beaux états de services, le 8 novembre 1910.

CHAPITRE II

Très simple d'allures, modeste, ennemi de tout ce qui sentait la réclame, telle était la caractéristique de l'homme privé que nous avons tous connu. Il ne lui convenait guère de faire parade de connaissances techniques, de relations flatteuses, de galons mérités par un travail peu apparent aux yeux des distraits. Chez nous, il n'entendait être qu'un Daumazanais qui n'avait rien oublié de la petite patrie, ni les amis d'enfance, ni les lieux parcourus d'un pied agile dans ses jeunes années, ni le gracieux idiome local qu'il avait autrefois parlé.

On a eu raison de dire qu'on n'emporte pas sa patrie à la semelle de ses souliers. « Elle demeure sous le ciel de notre enfance, gardienne de nos plus chers souvenirs égrenés aux coins des rues, sommeillant à l'ombre du clocher, chantant dans le frisson des arbres, dans les eaux de la rivière sans cesse renouvelées et toujours les mêmes » (*Alph. Séché, in Rev. Hebdom., t. I, année 1915, p. 294.*). A mesure que notre cœur vieillit, elle nous manque. Au cours de sa longue carrière de soldat, le lieutenant-colonel Prévost revint toujours, avec un plaisir visible, au village natal. Chaque année, en octobre, il venait refaire ses forces physiques dans le calme et l'air pur du village, dans les douceurs de la vie de famille (*Son père, chargé d'années, eut le triste sort de lui survivre ; il est mort le 16 janvier 1916. Sa mère avait été ravie à son affection le 2 septembre 1906.*).

Sa bonté le portait à s'intéresser aux menus faits locaux de l'année qui finissait ; avec nos bons villageois il se félicitait du rendement de nos champs, ou s'affligeait de la pauvreté des récoltes. A chaque étape de sa vie militaire, on était fier de le retrouver ce qu'il avait toujours été, simple et sans apprêts. Il allait indistinctement vers tous, la main largement ouverte, et son regard, tout de bonté, mettait immédiatement à l'aise les solliciteurs de grands et de petits services.

Mais sa grande satisfaction était d'évoquer le passé lointain et de préférence avec ceux qui l'avaient vécu avec lui. Sur le banc à dossier vert devant la poste aux lettres, il écoutait, le sourire aux lèvres, la narration des récentes prouesses enfantines. Rien n'approchait évidemment, dans son souvenir, des innocentes espiègleries d'antan. Mais c'était si délicieusement évocateur de l'âge qui, hélas, ne revient plus !

Le plus souvent en compagnie de son frère Jean, il aimait à refaire quelqu'une de ces promenades champêtres qui avaient procuré autrefois à l'écolier, au lycéen, de si douces émotions. Un coin de belle nature retenait longuement son regard. Je le revois, accoudé sur la nouvelle balustrade de fer de notre pont et regardant, par une soirée idéale de mai, où il y avait de douces senteurs dans l'air, le confluent de l'Arize et du petit ruisseau de Montbrun. La lune, qui venait de paraître toute grande, faisait en effet de la silhouette des frondaisons printanières un délicieux horizon digne de la palette d'un peintre.

- Ce lumineux et paisible coin paraît vous captiver, lui dis-je en l'accostant. Mais qu'est-ce que cela à côté de la « *belleza del mundo* », à côté de la splendeur des sites que vous venez d'admirer ?

- Sans doute, seulement les beautés que j'ai pu voir, me répondait-il, je ne les ai point vues dans ce cadre, sous ce ciel, à Daumazan...

CHAPITRE III

La guerre jeta le soldat « d'étude » au plus dur des combats. Il y prêcha d'exemple. Dès le premier jour de la mobilisation, comprenant que sa place n'était plus dans un bureau de la rue de Grenelle, il demanda et obtint du service actif. Le 3 août, l'état-major venait de décider la constitution du 317^e régiment d'infanterie, on lui en confia le commandement. Il partit sur le champ pour le Mans.

Si tout était prévu sur le papier, il restait le plus difficile, assurer l'exécution des ordres. Jamais, en de telles circonstances - car il faut faire vite et bien - l'esprit pratique, la prévoyance, le coup d'œil, le sang-froid ne sont plus nécessaires à un chef d'unité. Le lieutenant-colonel Prévost révéla de remarquables facultés d'organisateur. En moins d'une semaine le 317^e était prêt pour l'embarquement. C'est le dimanche 9 août, en effet, qu'il quittait Le Mans « pour une destination inconnue », à cinq heures du matin.

C'est à partir de ce moment que nous aimerions suivre pas à pas la carrière du colonel, et c'est à partir de ce moment, hélas ! que la nuit se fait autour de notre cher compatriote. Nous avons bien le carnet de route de Rosteau, son secrétaire, et nous allons en donner, faute de meilleur document, des analyses et des extraits ; mais ce carnet, s'il note exactement les étapes parcourues par le 317^e, ne renseigne guère sur l'action du colonel. C'est la naïve relation d'un humble soldat, resté en dehors des conseils de l'état-major, étranger à toute idée de tactique, n'ayant su rien comprendre à la conduite du régiment et qui donne même sur cette manœuvre une impression fautive, l'impression d'une unité de combat avançant ou reculant à l'aveuglette, roulée pour ainsi dire dans le flot des armées en débâcle.

Or, la retraite de nos armées fut une habile stratégie et non une débâcle. Devant un ennemi tombé sur nous à l'improviste, un ennemi préparé avec soin, en secret et de longue main, un ennemi supérieur par le nombre, par l'armement, par le ravitaillement et par l'organisation de ses postes d'espions et de traîtres, obligées de céder momentanément, nos armées reculèrent, il est vrai, mais en ordre et lentement, donnant aux organisateurs de la défense le temps d'amener des recrues et de fabriquer des munitions. Si elles éprouvèrent de graves pertes, elles sauvèrent pourtant le gros de leurs forces et de leur matériel, et ne laissèrent point rompre leur ligne de résistance.

De la conduite parfaite d'une opération si délicate, et si susceptible de se transformer, dans un accès de découragement, en déroute fatale, le colonel Prévost prit sa part glorieuse et garda toujours bien en main ses soldats.

Envoyé en Belgique, le 317^e prit contact avec l'ennemi à Virton, le 22 août 1914, et se battit vaillamment sous un chef qui se révéla tout de suite comme un homme maître de ses nerfs, énergique, discipliné et sachant prendre ses responsabilités. Du 23 août au 4 septembre, ce fut la retraite pénible mais organisée, tout le long de la Meuse jusque près de Verdun. Parvenus, le 4 septembre, la veille même de la bataille de la Marne, dans les environs de Sainte-Ménéhould, on s'embarqua en wagon pour changer de secteur ; et pendant que nos armées signifiaient et imposaient déjà le « halte-là ! » aux Boches, notre 317^e débarquait, le 7 septembre, à Pantin près de Paris, de là gagnait au plus tôt le Raincy et repartait en wagon pour Nanteuil-le-Haudouin, dans l'Oise. Arrivés dans cette petite ville, et quoique épuisés par cinq jours de privations, de marches et de voyages inconfortables, on se jetait sur l'ennemi à Roissel et on le culbutait, le 11 septembre, prenant ainsi sa part de la victoire de la Marne.

Le 14 septembre, à Tracy-le-Mont, on soutenait victorieusement un retour offensif des Boches. Après un très court repos, le 24 septembre, on reprenait la ligne de combat dans la Somme, à Etalon devant Roye, et on soutenait les rudes coups de boutoir de l'ennemi inaugurant sa fameuse guerre de tranchées. Le lieutenant-colonel Prévost semblait tout spécialement appelé à briller dans cette espèce de guerre de siège, mais le second jour de ce nouveau système de défense, il tombait, lui, le chef jeune, robuste, calme, ferme et vigilant, doublement victime de la guerre et de la trahison.

Ce coup d'œil général sur la courte campagne de notre glorieux compatriote permettra de suivre avec plus d'intérêt le récit trop terre à terre du secrétaire Rosteau, et de nous défendre contre l'impression démoralisante de son pauvre état d'âme.

Par une chaleur tropicale, commence-t-il, le 317^e arrive, le 10 août, dans la matinée, à Verdun qu'il traverse « crânement » pour aller rejoindre le cantonnement. Il devait s'arrêter après deux kilomètres de marche : les longues heures passées en chemin de fer avaient déprimé les hommes dont plusieurs tombaient frappés d'insolation. Vers quatre heures, il pénètre dans Charny : on devait y trouver des ordres, il fallut les attendre. La nuit venue, la colonne reprend la marche pour Samogneux ; quand elle y arriva, à minuit, une grange ouverte à tous les vents servit d'abri aux plus favorisés... Sous une pluie froide et pénétrante, le lundi 17, elle se dirige sur Beaumont qu'elle quitte, le lendemain matin à quatre heures, pour se rendre à Crépois. Le 19, elle campe à Damvillers ; le vendredi 21, elle se mettait en route pour la Belgique : sur les quatre heures du soir, après quarante kilomètres de marche, elle arrivait enfin à Virton, où la population lui fit un « accueil enthousiaste ».

Le 22 août, le 317^e recevait le baptême du feu. Je ne résume plus, je reproduis textuellement le récit du témoin oculaire :

Quatre heures du matin ! Le réveil vient d'avoir lieu. Le colonel me fait appeler et me dit : « Tenez-vous près de moi ! » Tout à coup une marmite tombe, dix hommes sont tués. Le colonel donne des ordres dans un calme surprenant, mais on ne l'écoute pas. Les compagnies finissent tout de même par se rassembler et partent. Le canon tonne sans interruption. Je suis le colonel qui, à pied, cause tranquillement avec le capitaine de Baulny (1) *Le capitaine Ogier de Baulny, du 117^e, officier-adjoint du lieutenant-colonel Prévost.* Une balle passe ainsi que des prisonniers boches qui saluent ; les marmites tombent sans arrêt... Enfin nous arrivons sur une route où je trouve plusieurs camarades tués. Les blessés passent sans discontinuer. Nous nous installons dans un trou où le colonel donne des ordres à ses cyclistes. Il nous faut l'évacuer bientôt, car les marmites tombent dru. Un pauvre petit enfant, blessé à mort, appelle à grands cris sa mère et meurt : le colonel lui ferme les yeux. Plusieurs marmites, tombant en avant de nous, nous empêchent soit d'avancer soit de reculer. Nous gagnons enfin un trou d'où le colonel donne ses ordres. Soudain un cri s'élève : « Voilà les Boches ! » Une compagnie de chez nous arrive. – « En avant ! mes enfants ! », crie le colonel. Mais déjà les petits « gas » sont partis sur l'ennemi. Les mitrailleuses crépitent, les balles passent si près que je me terre comme je peux. Le capitaine de Baulny veut partir, mais le colonel refuse. – « C'est d'ici que je dois donner mes ordres, je ne changerai pas tant que je n'en aurai pas reçu avis ». Un cycliste arrive plein de sang... Encore une marmite. Mais déjà les compagnies de certains régiments battent en retraite, la nuit tombe, les blessés arrivent tellement nombreux que c'est à vous en faire pleurer. Au loin des incendies s'allument, le canon gronde toujours. Il nous faut battre un peu en retraite. Nous nous replions en assez bon ordre jusqu'à Torgny où nous passons le 23 à attendre l'ennemi qui ne vient pas.

24 août. – Allons, ça y est, c'est la déroute (*Le mot « déroute » est un peu fort en parlant de chefs qui surent arrêter leurs troupes quand ils le jugèrent bon et qui refoulèrent l'ennemi ; il est surtout fort pour les lecteurs d'après la victoire. Des débandades sur quelques points dans une retraite, des retraites précipitées ne sont pas nécessairement des déroutes.*). Nous devons retourner sur Marville où nous n'avons pas le temps de prendre position, car l'ennemi est là. C'est un sauve qui peut général... (*Le « sauve qui peut général » n'est pas juste non plus.*).

Il nous faut faire soixante-dix kilomètres sans arrêt. C'est épouvantable. Sitôt que l'on s'arrête seulement dix minutes, l'artillerie ennemie nous tire dessus. Le colonel, avec des volontaires, fait protéger la retraite. Enfin, le 25 août au soir, nous arrivons à Dun-sur Meuse...

26 août. – A dix heures du matin, départ pour Bandeville où nous devons aller prendre position.

27 août. – A sept heures, départ pour Sommerande, arrivée à dix. A deux heures, départ de Sommerande pour revenir à Bandeville.

28 août. – Narq-sur-Meuse. Achat de dix litres de kirsch pour le colonel qui, pour la première fois, me serre la main.

30 août. – Cornay.

31 août. – Il paraît que les Boches ont évacué Dun-sur-Meuse. Aussi nous faut-il revenir sur nos pas. Arrivée à Romanville où nous nous installons pour faire la soupe. Mais bientôt il faut tout balancer dans le fossé, car voilà l'ennemi.

1^{er} septembre. – Deux heures du matin. L'ordre arrive d'évacuer Romanville et de se replier sur Chatel. Mais une fois là, un autre ordre nous prescrit d'aller à Autry.

2 septembre. – Départ d'Autry pour Servon.

3 septembre. – Sainte-Menehould où nous devons embarquer. Mais à dix heures une rafale de marmites nous oblige à décamper au plus vite. Marche sous un soleil de plomb ; rien à manger et à boire. Le colonel est pâle comme un mort ; il me demande de lui trouver un peu d'eau, ce que je fais. Arrivée à Verrières où nous campons et couchons à la belle étoile pour changer.

4 septembre. – A six heures départ pour Sommeil-Létanglour où nous arrivons à dix heures harassés et n'en pouvant plus ; nous embarquons et sitôt en wagon nous roupillons.

7 septembre. – Le Lundi 7 Septembre, à dix heures du soir, nous arrivons à Pantin d'où l'on nous dirige immédiatement sur le Raincy où, paraît-il, nous devons cantonner et contribuer à la défense du camp retranché de Paris. Lamentable défilé du régiment dans les rues de la ville où la population cependant nous acclame. Mais hommes et chevaux sont tellement fatigués par ces quatre jours passés en wagon qu'ils n'avancent que très péniblement ; beaucoup tombent en route.

8 septembre. – Pauvre fou que j'étais ! Je croyais que nous allions tenir garnison au Raincy. Ah ! bien oui. A huit heures, il nous faut embarquer pour destination inconnue.

9 septembre. – C'est à Nanteuil-le-Haudouin que nous débarquons. La moitié du régiment avec le colonel doit cantonner dans ce pays, l'autre moitié au petit village de Roissel... A deux heures, alerte : voilà les Boches. En un clin d'œil le quartier général qui cantonnait à Nanteuil vide les lieux en auto. Le colonel Prévost donne rapidement ses ordres. Une compagnie, au pas de course, se porte dans la direction de Roissel, les autres sur la route de Soissons à Paris. Tout à coup l'on nous tire dessus par derrière ; nous sommes cernés, l'ennemi a contourné Nanteuil. Le colonel n'a qu'un mot : « Nous sommes f... » Puis à ses cyclistes et à ses éclaireurs : « Mes amis, allez dire aux commandants de compagnie que nous devons nous faire tuer jusqu'au dernier, plutôt que de céder un pouce de terrain... » Puis, presque aussitôt commence la fusillade. Les marmites tombent sans arrêt. De tous côtés des morts et des blessés ; la porte du poste de commandement est arrachée. Un cycliste arrive pour donner un ordre au colonel, il est tué d'une balle en plein front. A ce moment une compagnie boche débouche par la route de Roissel. C'est bientôt le corps à corps. Sur la gauche les mitrailleuses crépitent. « En avant ! » crie le colonel. Les Boches tombent par centaines. J'ai appris plus tard que cinq autos mitrailleuses, arrivées à l'improviste, les avaient pris de flanc. A six heures, l'ennemi est en pleine déroute, mais hélas ! il ne reste plus rien de mon pauvre régiment. La 17^e compagnie est anéantie, la 22^e a perdu son capitaine et ses lieutenants ; la moitié de celle-ci est prisonnière, et il nous faut poursuivre les barbares. Oh ! cette marche à la nuit tombante sur cette route pleine de cadavres et de blessés qui hurlent !... Dix heures, nous atteignons Rosières où nous couchons au petit bonheur...

10 septembre. – Hougues, repos.

11 septembre. – Roissel, repos.

12 septembre. – Béthancourt, aux abords de la forêt de Compiègne. Nous marchons sans rien trouver.

13 septembre. – Saint-Etienne, Breuil où il nous faut cantonner dehors toute la nuit sous la pluie battante.

14 septembre. – Départ à quatre heures du matin. Nous traversons l'Aisne sur un pont de bateaux et arrivons à Tracy-le-Mont à neuf heures. Un ordre arrive de creuser des tranchées et de s'y terrer. A deux heures les Boches attaquent ; encore du corps à corps. Le combat dure toute la nuit.

15 septembre. – Depuis hier soir je n'ai plus la tête à moi. Le bombardement est si violent que tout tremble autour de nous. Le dernier cycliste du colonel vient d'être tué, et c'est à moi qu'échoit la liaison que je dois assurer à pied, car amener un cheval serait folie. Dans la nuit nous avons dû changer trois fois le poste de commandement ; en ce moment nous sommes dans un ravin où coule un petit ruisseau. Le colonel ne parle plus et semble très fatigué. Il est vrai que les nouvelles sont affolantes. Toutes nos compagnies sont très éprouvées, et beaucoup d'officiers ont été tués. « Il faut tenir quand même », dit le colonel. Rosteau, allez dire au commandant Bône de tenir coûte que coûte devant Tracy-le-Val, je vais tâcher d'avoir renfort. » Je me suis rendu auprès du commandant, les marmites m'ont accompagné tout le long de la route... Six heures ! Rien dans le coco depuis trois jours qu'une boîte de singe. Le colonel est furieux, le ravitaillement ne vient pas... A neuf heures, des zouaves viennent nous relever. L'on rassemble ce qui reste du régiment, c'est pitié !... Nous marchons toute la nuit sous la pluie battante. Mon cheval, qui lui non plus n'a rien mangé depuis des jours, butte à chaque pas. Le colonel dort sur sa monture qui docilement suit la mienne ; au petit jour nous repassons l'Aisne.

18-19 septembre. – Arrivés hier au tantôt à Saint-Etienne, nous prenons un court repas, et le samedi 19 septembre nous arrivons, à six heures du matin, à Compiègne que les Boches avaient évacué depuis dix minutes. La population nous acclame ; on nous donne du pain, du vin, de tout...

20 septembre. – Les Boches ayant fait sauter le pont de Compiègne, il nous a fallu attendre que le génie en ait dressé un autre. A sept heures, nous quittons Compiègne et, sous une pluie battante, arrivons à trois heures à Francière...

21-22 septembre. – Le lundi 21, repos. Le mardi 22, départ pour Cuvilly ; au soir nous arrivons à Beuvraignes. La moitié du régiment avec le colonel va camper au hameau de la rue de l'Abbaye où presque tous les hommes doivent coucher dehors par un froid de loup...

23 septembre. – Le jour étant venu, on allume du feu ; une brave femme nous prépare à manger. On se met en route pour Laucourt où l'on fait halte ; trois heures après on entrait dans Roye que les Boches venaient d'évacuer. Nos compagnies ne demeurent pas à Roye, elles vont prendre position un peu en avant. Une immense sucrerie – la sucrerie Lebaudy – sert d'abri à l'état-major de la division. Le colonel a une longue conversation avec le général. Ce n'est qu'à la nuit tombante que nous allons occuper le poste à nous assigné et situé devant Etalon, à cinq kilomètres après Roye.

24 septembre. – La nuit a été très mauvaise, les marmites n'ont pas cessé de tomber un seul instant. A neuf heures du matin, la position est intenable ; sur la gauche nous sommes en pleine déroute. Le colonel ne veut pas abandonner son poste bien que tous les régiments lâchent pied. Les routes sont encombrées de soldats éperdus, de blessés affamés, de chevaux sans cavaliers. Le colonel essaie de les retenir, mais les marmites qui ne cessent de tomber couvrent sa voix. « Mes enfants...patrie », c'est tout ce que j'entends. Le capitaine de Baulny veut savoir où est la liaison. Deux ont été tués, trois autres blessés. Le colonel s'impatiente, aucun autre n'arrive. « Rosteau, me dit-il, allez aux ordres ». A ce moment j'aperçois au loin des hulans qui chargent : il faut fuir ou être faits prisonniers. Malgré la fatigue, nous sautons alors sur nos chevaux et, après une galopade folle, nous rentrons à Roye où déjà la 7^e division a pris position. Le colonel se rend auprès du général qui nous envoie à Couchy-les-Jeaux. La moitié du régiment s'y trouvait, l'autre moitié ou plutôt ce qu'il en reste arrive dans la nuit.

25 septembre. – Au petit jour le régiment se remet en route pour aller prendre position sur la droite de Roye. L'état-major de la 8^e division a évacué la sucrerie ; toute la C.H.R. du 317^e s'y installe à sa place. L'ingénieur est charmant, il vient au-devant du colonel et le fait entrer chez lui avec le capitaine de Baulny. Sa dame et sa demoiselle sont également prévenantes ; elles donnent à boire à profusion. Nous couchons tous dans l'usine où de la bonne paille est étalée.

26 septembre. – Notre régiment hier était en soutien. A sept heures, ce matin, l'ordre arrive d'entrer en action. Sur les indications de l'ingénieur, qui est décidément charmant, le colonel va prendre position derrière une meule de paille où se trouve déjà un commandant d'artillerie (*Le colonel Wallut, du 31^e d'artillerie. Il était accompagné du sous-lieutenant Lhote, également du 31^e.*). Le colonel dicte les ordres aux cyclistes qui partent sur le champ. Moi je reçois l'ordre d'aller au train régimentaire chercher le ravitaillement. A trois heures, je rentre accompagné

deux fourgons qui nous distribuent des vivres. Je me présente au colonel qui me dit de faire préparer à manger. Je retourne à la sucrerie transmettre l'ordre au « cuisto », puis ma mission accomplie je reviens à mon poste à pied, car les marmites n'arrêtent pas de tomber près de la meule où le colonel avait heureusement fait creuser un abri par les sapeurs. A cinq heures arrive un commandant du 115^e (*Le colonel Gazan. Le Figaro du 12 octobre lui donne le grade de général.*), puis un autre capitaine (*C'était le commandant Aublin, du 317^e.*). A ce moment le capitaine de Baulny me dit : « Rosteau, vous n'êtes d'aucune utilité ici, allez à la sucrerie et faites un pansement à ma jambe qui est blessée. » Je m'éloigne en me dissimulant du mieux que je peux, mais à peine ai-je fait cent mètres qu'une rafale d'obus arrive et tombe en plein sur la meule de paille. Je jette un cri, puis malgré le danger nous courons porter du secours. Mais hélas ! des cinq (*C'est « six » que Rosteau aurait dû écrire.*) officiers qui s'y trouvaient tous avaient cessé de vivre ; leurs corps n'étaient plus qu'une affreuse bouillie. Nous saluons tous, et tous pleurons... Le lorgnon du capitaine de Baulny est retrouvé à quelques pas, une légion d'honneur est aussi là à terre, à quelques mètres. Le spectacle est terrifiant. A ce moment un camarade s'écrie : « Décampons au plus vite, croyez-moi, ça va rappliquer tout à l'heure ». Mais chose extraordinaire le tir a cessé. Je m'éloigne en pleurant et rentre à la sucrerie où je trouve mon frère que je reconnais à peine tant il a souffert. Puis, comme les marmites ne tombent plus, j'avise un petit coin près de mon cheval et je m'endors. Vers neuf heures, je suis réveillé par une dispute : « Bandit...canaille... ». La femme de l'ingénieur et sa fille jettent des cris terrifiants. Je m'avance et vois l'ingénieur aux prises avec mon frère. « Que se passe-t-il ? » demandai-je. L'ingénieur était un espion. Un cycliste et mon frère l'avaient surpris faisant des signaux du haut de la cheminée de l'usine où l'on trouva un téléphone installé. En un clin d'œil son jugement est instruit ; après un lynchage en règle par les poilus, un coup de revolver le tue. Sa femme qui demande grâce est fusillée séance tenante, malgré ses protestations. A son tour la jeune fille de dire : « Je suis innocente, pitié ! » Elle n'attendrit personne. – « Tu vas payer, dit un poilu, pour nos cinq chefs que ton f... de père a fait tuer », et d'un coup de baïonnette la traverse de part en part. Justice est faite. « Dormez en paix, mon colonel, et vous aussi mon capitaine ; vos assassins ont expié leur crime !... »

CHAPITRE IV

La nuit venue, les corps des six officiers, plus ou moins mutilés par les éclats d'obus, furent déposés à l'hôpital de Roye. Mais le bombardement faisant rage sur la ville, on les mit en bière et on les transporta à Laucourt qui jouissait de plus de sécurité. C'est dans ce dernier village, à peu de distance de la ligne de feu, que l'inhumation eut lieu, le dimanche 28 septembre, à six heures du soir. Accompagné d'officiers de son état-major et de quelques hommes du 317^e, le commandant du 4^e corps d'armée présida à la douloureuse cérémonie. L'aumônier militaire, l'abbé Auguste Grandin, donna l'absoute. Avant de les descendre dans la fosse commune, au milieu de l'émotion générale, le général Boëlle adressa un dernier adieu aux braves qui venaient de mourir, du fait d'un misérable espion, pour notre France aimée. Pendant ce discours le canon, tout proche, tonnait ; peu après les assistants avaient repris leur poste de combat... (*Lettre du commandant Rolin, du 317^e (4 décembre 1914).*).

Les hommes du grand siècle, au dire de Saint-Simon, après avoir accompli leur destinée dans le monde, et avant de paraître devant Dieu, « mettaient un intervalle entre la vie et la mort ». Ce n'est toujours pas permis au soldat qui, souvent, est frappé sans avoir pu donner toute sa mesure. Celui que la terrible et glorieuse guerre ravissait sitôt à notre cher Daumazan serait revenu, si la fortune avait continué de lui sourire, ... colonel, général, terminer ses jours au milieu de nous ; et lui qui avait coudoyé tant de personnages illustres et exploré tant de pays lointains, il aurait repris « modestement » le rythme de notre vie provinciale, et se serait préparé à mourir en chrétien comme les siens. Mais s'il n'a pas eu la fin tranquille et tardive que lui eût souhaité notre affection, il a eu le trépas glorieux ambitionné par son âme passionnément patriote. Et s'il ne repose pas dans le tombeau de ses aïeux, il dort là-bas son dernier sommeil, côte à côte avec les géants de la Grande Guerre, enveloppé dans les plis du drapeau vainqueur, et son sacrifice couronne de gloire sa famille et sa petite patrie.

Au nom de tous les Daumazanaïses, lieutenant-colonel Prévost, merci ! Dieu vous couronne de sa gloire immortelle avec les trente-six héros, vos frères, tombés aussi au champ d'honneur !

ETATS DE SERVICE, CAMPAGNES ET DECORATIONS
du Lieutenant-Colonel PREVOST
D'APRES LES ARCHIVES DU MINISTERE DE LA GUERRE

- ETATS DE SERVICE

Elève à l'Ecole spéciale militaire, le 26 octobre 1881 (avait contracté un engagement volontaire le 22 du dit).

Caporal, le 3 novembre 1882 ; nommé sous-lieutenant au 143^e d'infanterie, le 1^{er} octobre 1883.

Lieutenant au 2^e, le 1^{er} juillet 1887.

Capitaine au 136^e, le 11 octobre 1894.

Employé au service géographique de l'armée, le 17 juillet 1895.

Mis hors cadres (Madagascar), le 25 avril 1897.

Employé au service géographique de l'armée, le 1^{er} février 1898.

Employé au bureau topographique du corps expéditionnaire de Chine, en août 1900.

Rentré au service géographique de l'armée, en octobre 1901.

Major du 108^e régiment d'infanterie, le 23 septembre 1904.

Chef de bataillon au 24^e régiment d'infanterie, le 24 décembre 1904.

Détaché à l'Etat-major de l'armée (service géographique), le 24 décembre 1907.

Mis hors cadres (service géographique), le 24 septembre 1908.

Lieutenant-colonel, le 8 novembre 1910.

Mis hors cadres, le 12 juin 1912.

Lieutenant-colonel au 317^e régiment d'infanterie, le 2 août 1914.

Tué à l'ennemi à Roye (Somme), le 26 septembre 1914.

- CAMPAGNES

-

-

Du 5 janvier au 21 juin 1889 : Algérie (mission topographique).

De 1890 à 1897 : Algérie et Tunisie (missions topographiques et géodésiques).

Du 24 avril 1897 au 14 janvier 1898 : Madagascar (en mission)

De 1899 à 1900 : Algérie, Tunisie et régions sahariennes (mission géodésique).

Du 30 août 1900 au 18 juillet 1901 : Chine.

1902 : Algérie et régions sahariennes.

1904 : Algérie.

1909 à 1913 : Algérie, Tunisie, régions sahariennes et confins algero-marocains (missions géodésiques et topographiques).

Du 2 août au 26 septembre 1914 : Contre l'Allemagne.

-DECORATIONS

Chevalier de la Légion d'honneur, le 11 juillet 1898.

Officier de la Légion d'honneur, le 12 juillet 1910.

Officier du Dragon de l'Annam, le 6 août 1902.

Médaille coloniale, agrafé « Madagascar ».

Médaille commémorative du Maroc, agrafé « Haut Guir ».

Officier d'Académie, le 23 avril 1897.

Officier de l'Instruction publique, le 2 avril 1910.